

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Morningside

René Lapierre

Volume 39, numéro 1 (229), février 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lapierre, R. (1997). Morningside. *Liberté*, 39(1), 4–6.

RENÉ LAPIERRE

## MORNINGSIDE

à Miléna

*New York, le 4 mai 1995*

Tôt le matin, métro en direction du nord jusqu'à la 125<sup>e</sup> rue. Dans Harlem, sous le soleil levant, la vieille brique des maisons – blocs à moitié déserts, anciens hôtels particuliers – ressemble à du grès rose. On dirait un cimetière. Inscriptions effacées, mementos illisibles : des morts qu'on ne visite plus. Beaucoup de fenêtres sont placardées.

Sur le trottoir un homme dort encore, couché sous un chariot d'épicerie et enroulé dans une housse de plastique Maytag. Il n'est même pas sept heures ; je me sens déplacé, malvenu. Je pense à un couloir d'hôpital. Je n'ai aucun droit de me trouver là.

Je décide de couper à travers Morningside Park en direction de la cathédrale Saint John the Divine. Une autre idée fameuse. Là encore des dormeurs, des adolescents noirs qui jouent aux durs, et boivent tour à tour un liquide brunâtre qui ressemble à du vermouth. Ils ne jouent pas, je le sais ; ce mot-là aussi est déplacé. À présent ils se dirigent vers moi. Je n'ai pas peur, je me demande pourquoi.

Je m'assieds dans l'escalier de pierre et les regarde venir. Le soleil me fait plisser les yeux, je me sens épuisé. L'un d'eux s'arrête en face de moi et son amie me dit *hello*, comme si on avait bavardé la veille dans un restaurant. Je lui souris, je réponds ; ils redescendent l'escalier. Ils n'ont même pas l'air de s'étonner, de se demander ce que je fais là à six heures quarante du matin.

Il n'y a que moi qui ne comprenne rien, qui sois sans grâce, sans clarté. Seule la fatigue, une fatigue profonde (Handke: « une infranchissabilité entre les êtres, mais par là aussi une communication ») m'absout de toute faute. Je me retrouve je ne sais plus comment de l'autre côté du parc, dans la 114<sup>e</sup> rue. J'aperçois Saint John the Divine couchée comme un gros chat parmi les arbres qu'elle écrase aussi nonchalamment que des brins d'herbe.

Plus tard, plus tard seulement j'entrerai dans l'église. Pour le moment c'est inutile, la cathédrale est partout ; elle embrasse les rues et les maisons, les automobiles démolies et les paquets d'ordures, le parc Morningside et les étudiants pressés de Columbia. Tout est en elle et pourtant cette voracité la laisse intacte. Elle paraîtra déserte quand finalement je franchirai le portail.

Lorsque j'en ressortirai les rues seront redevenues bruyantes, pleines d'impatience et de minutes perdues. Aurai-je donc rêvé ? Je ne puis rien dire d'autre, même aujourd'hui. Voûtes, échafauds, piliers effroyables : je conserve pourtant de ce voyage quelque chose d'inouï.

Une charité, un éreintement.

La clairière du Morningside.

Quelque chose à quoi rien ne correspond sinon un croisement de rues désert, à l'angle de la 110<sup>e</sup> et d'Amsterdam Avenue. Ou encore les lilas de Central Park, dévalant en cascades jusqu'au Guggenheim.

Jusqu'à Vasarely qu'on présentait à ce moment au Modern Art ; jusqu'à Vassar enfin dont j'étais descendu la veille, en emportant le long de Fifth Avenue une cathédrale dont mon âme ne savait pas cacher l'immensité.